

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 6

Artikel: Pelures d'oranges
Autor: St-Urbain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221656>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment ; les yeux se portèrent du côté de la table du Conseil d'Etat. Le représentant de la haute autorité exécutive, M. le conseiller d'Etat Troillet, tranquillisa les esprits ; le gouvernement continuera, comme par le passé, du reste, à vouer toute son attention à l'importante question des fromages valaisans. Il prévoit la nécessité de marques protectrices spéciales. Le marché est devenu précaire, à cause de la concurrence de certaines contrées qui, au lieu de s'approvisionner en Valais, comme naguère, sont devenues elles-mêmes exportatrices. Au demeurant, c'est aux producteurs à perfectionner sans relâche leurs procédés de fabrication ; aide-toi d'abord, l'Etat t'aidera ensuite.

N'importe, un homme averti en vaut deux. Amateurs de raclettes, ouvrez l'œil et le bon, dilatez vos narines, hérissiez les papilles de votre langue et soumettez à un sérieux interrogatoire le restaurateur qui vous offre de la « vraie » raclette valaisanne.

Charmant. — Papa, achète-moi un tambour.

— Choisis plutôt autre chose, mon chéri, cela fait trop de bruit. Tu m'empêcheras de travailler.

— Oh ! non papa, je n'en battraï que quand tu dormiras.

Mariage difficile. — Une brave fille se présente devant Petabosson pour se faire unir, de par la loi, avec un fervent de Bacchus qui se trouve assez ému.

Vraiment, fait le fonctionnaire, on ne se marie pas dans un pareil état, revenez dans quelques jours.

— Mais, dit la fille, il va bien dire oui, tout de même.

— Non, revenez.

Après quelques jours, le couple se présente à nouveau et le futur est encore plus ivre que la première fois.

— Je vous ai pourtant dit l'autre jour que je ne marie pas les gens en état d'ivresse. Allez-vous en !


A ces mots la mariée font en larmes :

— M'sieur, mariez-nous quand même car, voyez-vous, lorsque Zéphyrin n'est pas saoul y n' veut plus !

A CEUX QUI S'EN VONT EN VILLE...

ET AUX AUTRES

(Propos d'un médecin de campagne.)

 N vous a vu venir, un beau jour, vous présenter à quelque poste de campagne : instituteur, pasteur ou médecin. Au village, on vous a accueilli sans méfiance, mais aussi sans vous faire des grâces, parce que c'est à l'œuvre que l'on a voulu juger l'ouvrier.

Peu à peu la confiance est venue, d'abord en vous par votre travail, puis en votre travail par vous. Des meilleurs on a dit : « Il aime sa peine », ou : « On ne peut pas s'en plaindre » ; ou même : « On est content d'avoir un bon régent, ça dépose ! » Mais on s'est bien gardé de le leur dire ; et ce silence approbateur devant l'homme qui remplit bien sa tâche, voilà ce qui est normal, somme toute. On a cru sincèrement que cet homme, qui a étudié, était maintenant fixé au village et ne l'abandonnerait pas.

Mais voici que brusquement, un jour, on apprend que le pasteur s'est senti appelé en ville (il est curieux que notre Seigneur le appelle toujours plutôt à la ville que vers les coins perdus), le docteur s'est senti devenir « spécialiste », l'instituteur voudrait se rapprocher un peu, « vous comprenez, il y a assez longtemps qu'on est « loin de tout » (comme si son père, loin de tout, ne s'était pas rapproché plus que lui de cet idéal de vérité qui est sensé être sien).

Intellectuels mes frères, j'ai eu honte pour nous vis-à-vis des campagnards, trahis dans leur confiance ; car c'est bien une sorte de trahison.

Il semble évident que celui qui consacre sa vie aux choses de l'esprit, doit avoir des principes. Mais l'homme de la terre, qui juge de l'arbre à ses fruits, lui rendra le service immense de l'estimer d'après ses actes plus que d'après ses paroles. S'il lui apprend à être conséquent, lequel des deux aura donné la meilleure leçon à l'autre ?

Certes la ville a besoin de ces hommes tout comme la campagne, et je n'établis de supériorité ni d'un côté ni de l'autre. Mais une fois le toit choisi, qu'il soit au village ou en ville, ne changeons point de maison, mais essayons de l'améliorer et de l'embellir.

Vous vous plaignez à la campagne de n'être pas compris, pas apprécié à votre juste valeur. En êtes-vous bien sûr ? La reconnaissance ne sera

pas en vaines paroles, mais dans les faits même qui durent. Vous êtes impatient d'entendre et de voir un résultat. Eh bien, ayez patience, attendez. Le paysan sait attendre. Vous lui dites des vérités éternelles en paraboles ; montrez que vous y croyez en restant là où vous avez semé. La reconnaissance, s'il vous en faut, vous la devinerez dans un regard, dans une poignée de mains, dans un ton de voix. Ne la recherchez pas, elle vous viendra de temps à autre, alors que vous ne l'attendez pas. Celle que vous attendez, au contraire, ne vous semblera jamais suffisante. Heureusement du reste que nous ne connaissons pas exactement l'inventaire de ce que nous pouvons avoir fait d'utile.

Vous direz sans doute que l'on récolte de l'ingratitude et des critiques. Dites-vous que celles qui sont injustes prennent la place de celles qui seraient justifiées et que l'on ne vous fait pas. A moins que vous ne soyez infallibles ; alors, sauvez-vous bien vite. Vous vous tromperiez, pour la première fois sans doute, dans votre vie en nous restant... Vous serez partout méconnu, mais au moins ne voulons-nous pas partager cette lourde responsabilité.

En dehors de ces ambitieux, il y a pourtant un groupe plus sympathique d'hommes qui se trompent sincèrement, croyons-nous. Ce sont ceux qui croient pouvoir développer leur activité et se développer eux-mêmes en ville mieux que là où ils ont travaillé jusqu'alors.

Avez-vous une vision exacte de ce qu'est la vie en ville ? Nous ne le pensons pas. Vous qui êtes libre parce qu'un peu solitaire, savez-vous que vous perdez la liberté avec la solitude et regretterez l'une et l'autre ? Vous serez un numéro parmi beaucoup d'autres dans votre profession comme dans votre habitation. Maître dans telle subdivision de classe d'un palais scolaire, vous habiterez un appartement d'une maison locative. Dans l'un et l'autre vous serez entouré, influencé par vos semblables qui vous regardent et qui vous jugent. Vous aurez peut-être beaucoup d'amis dont vous vous sentirez parfois envahi. S'il vous arrive encore de vous chercher, vous découvrirez que vous n'êtes plus vous-même. Vous ne sentirez plus votre solitude ; vous n'aurez pas le temps de voir et de méditer vos imperfections. Utile, sans doute, vous le serez ; indispensable, non. Vous occupez un poste, à présent vous avez une place. On change de place ; on ne quitte pas son poste.

On croit parfois — et cette erreur est très répandue à la campagne — que ce sont les citadins qui sont le plus attirés vers la ville. On ne nommera pas telle régente parce qu'elle vient de la ville ; on pense qu'elle voudra bientôt y retourner. Erreur ! Si un citadin vient de son plein gré s'établir à la campagne, c'est parce qu'il en a la vocation et voudra y rester. Le campagnard est certainement attiré par la ville plus que le citadin lui-même, qui est peu à peu « vacciné » contre ses attraits superficiels. Ne craignons donc pas de nommer des citadins à la campagne ; s'ils demandent à y venir, ce ne sera le plus souvent pas « en attendant ».

On dit, et c'est là encore une erreur courante, que l'on gagne davantage en ville. Certes les tarifs ne sont pas tout à fait les mêmes, mais si l'encaisse est plus grande, qu'en est-il de la dépense ? Dépense de toute sorte : d'indispensables, de presque indispensables et tout le superflu. Tout cela vous entraîne bien au delà des prévisions. Vous serez obligé, pour vous maintenir, d'exploiter votre profession. Vous viviez tranquille dans votre trou de campagne, d'où vous regardiez de loin le monde pressé des villes, sans envie et sans dédain, mais peut-être, qui sait, avec un très léger sourire. Le citadin pensait vous dépasser, mais le recul était au contraire pour vous, il ne tenait qu'à vous de voir les choses de haut. Sa grandeur était faite d'agglomération de valeurs humaines, la vôtre de l'isolement au milieu des choses. Vous avez voulu « vous sortir », au lieu de rentrer en vous-même. Vous pouviez vous taire ; à présent il faudra marcher, courir, courir aussi fort et plus fort que les autres, si vous ne voulez pas être piétiné, et... vous ne riez plus.

Il faut, dit-on, songer à l'avenir de ses enfants et, pour leur éducation, aller en ville. Tout d'abord une question : « Est-il juste de sacrifier absolument sa vocation à celle de ses enfants ? » Il n'y a pas de raison de s'arrêter là ; le fils devra-t-il à son tour s'aiguiller sur une voie, qui n'est pas la sienne, pour le petit-fils ? Nous protestons contre ce déplacement des valeurs. Supposons même ce sacrifice justifié ; est-il vraiment impossible à un enfant de la campagne de bénéficier de l'éducation secondaire, en ayant ses parents à la campagne ? Il y a la bicyclette, l'autobus, le tramway et puis même il y a... les jambes. Combien d'entre nos meilleurs « chefs » ont fait comme enfant de ces longs trajets à pied ; ils en ont gardé une santé robuste, le respect pour le travailleur des champs qui, lui, sait ce que valent les pas. A avoir appris jeune encore, la valeur de la distance, il en mettra moins, plus tard, entre lui et l'agriculteur. Si plus tard le jeune étudiant est de ceux qui doivent économiser pour payer leur pension ou donner quelques leçons, quel mal y a-t-il à cela ?

Enfin, en présence de l'encombrement des professions libérales, n'est-il pas réjouissant de voir certains jeunes se diriger résolument vers la profession de leurs aïeux, en retournant à la terre ?

Pour que nos enfants deviennent ce que nous désirons qu'ils soient, ne nous croyons pas obligés de les mettre dès à présent dans le cadre de leur portrait futur, mais laissons-leur la satisfaction de le trouver ; il sera sûrement fait à leur image. Trop de gens sacrifient leurs enfants en croyant se sacrifier pour eux, et leur plus grand tort c'est de les vouloir faire à leur ressemblance. Ils leur suggèrent des ambitions fallacieuses qui les rendent impropres à découvrir leur voie.

A présent, tout le monde veut être patron. Or, le pays a besoin aussi et surtout d'ouvriers. Sachons être de bons ouvriers et le rester. Qu'importe la place occupée dans l'édifice, pourvu que nous aimions la maison !

Vous parlez des centres, de vous rapprocher des centres. N'est-il pas aussi bien de rayonner ? C'est grâce aux rameaux éloignés du tronc que l'arbre étend son ombre bienfaisante sur la terre. Intellectuel mon frère, si tu as une place loin de tes semblables, considère-la comme un poste d'honneur et restes-y. Ebrancher l'arbre pour ne laisser que le tronc, c'est le tuer.

Rien n'est plus beau qu'un travail bien fini ; sachons finir notre ouvrage et pour cela ne l'abandonnons point, même... en croyant faire mieux.

Dr Franken, médecin à Begnins.

Compassion. — Accusé, vous avez abordé le plaignant qui pleurait sur un banc ?

— Oui, M. le président, c'était pour la consoler.

— C'est aussi pour la consoler que vous lui avez pris sa montre ?

— Je pensais que c'était cet oignon qui la faisait pleurer...

Débiteur et créancier. — Je ne puis vous payer ce mois-ci ?

— C'est ce que vous m'aviez déjà dit le mois dernier.


— Cela prouve que je tiens parole.

A l'école supérieure de jeunes filles. — La maîtresse interroge la plus docte de ses élèves :

— Par qui la maison de Bourgogne fut-elle ruinée ?

— Par le phylloxera !

PELURES D'ORANGES

 OTRE jeunesse studieuse connut sans doute les tourments de l'histoire, et, parmi ceux-ci, la fameuse pelure d'orange qui menaçait sans cesse le ministère Trois-Etoiles ? Quel symbole redoutable : une pelure d'orange !...

Sans aller si loin, il y a, le long du trottoir que vous suivez en rentrant au logis, une banale pelure d'orange qu'un enfant distrait ou quelque grande personne gourmande a laissée là, témoignage muet de sa coupable négligence ! Posez le pied sur cette écorce traîtresse !... Patatras !... vous voici à terre, gisant sans gloire sur le pavé ! Un rire discret fusera aux lèvres du gentleman que vous alliez croiser, tandis qu'un large rire barre la face du pauvre prolétaire que votre allure de capitaliste agaçaït !... On se relève, pres-

te ! On s'en va, solennel, fixant d'un oeil de proche ce pavé d'où surgissent de brutales embûches....

Une pelure d'orange, à qui sait s'en servir, recèle un subtil arôme : à l'âge des premières illusions, pour sentir bon, n'avons-nous pas pressé, tout contre notre épiderme, une pelure d'orange ? Ces fines gouttelettes, extraites si brutalement de leur logis, s'alliaient poser sur nos joues, — ah ! jeunesse ! — et nous sentions bon !...

Il y a quelque chose de meilleur encore ! Dès maintenant, gardez pieusement toutes les pelures d'oranges que vous mangerez ! A la Saint-Urbain, — pourrez-vous attendre jusqu'au 25 mai ? — je vous donnerai une recette exquisite, EX - QUI - SE, pour en faire une liqueur parfaite, un nectar consolant, dont un minuscule petit verre vous donnera une goutte d'oubli dans l'océan des jours !
St-Urbain.

FABRIQUE DE MEUBLES ANCIENS

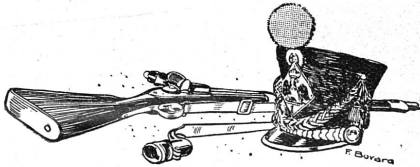
C'est une des industries modernes les plus rémunératrices. On prend une vieille armoire authentique et on en dissémine les morceaux dans trois reproductions, ce qui triple les bénéfices.

Peu importe, puisque ce sont surtout les Américains qui achètent !

L'aubergiste de Thoiry qui eut l'honneur de recevoir MM. Briand et Stresemann, emploie, paraît-il, un système analogue pour contenter les touristes amateurs de souvenirs.

Il commença par exhiber la vaisselle qui servit à ses hôtes illustres et consentit à s'en défaire à prix d'or. On raconte qu'il a commandé un stock important d'assiettes semblables à celles de son service et qu'il les débite par unité, comme étant celles de l'entrevue historique.

Mais nous avons déjà vu ce sujet traité dans une pièce jouée avant la guerre et qui s'appelait *Château historique !...*
Jean Kery.



NOTES DE JEAN-MARC BUSSY

(Suite.)

Le 15 août, on célèbre la fête de l'empereur. Il y a maintenant à Boulogne 32.000 hommes. On simule une bataille. Deux camps sont formés. D'un côté les Français ; de l'autre, les Anglais. Marches, manœuvres, tirs d'artillerie, charges de cavalerie. Le soir, grande illumination. On remet aux hommes des cartouches spéciales. Bussy les appelle « carouches d'artifice ».

« Toutes les couleurs, dit-il, sortaient de nos fusils ; des canons de même, tandis que les artificiers lançaient des grenades et les plus beaux feux qu'on puisse voir. De grands amusements ont suivi. A 11 heures seulement, nous avons regagné notre camp. Chaque homme avait reçu un quart de pot de vin, ce qui nous a fait grand plaisir.

« Le 2 septembre, nous sommes visités par le commissaire des guerres, dans la plaine du Grand camp, en arrière de celui de la Crèche. »

A partir du 1er octobre, le 2e bataillon, dont fit partie Bussy, et qui est commandé en ce moment par le colonel Tomasset, est transféré au camp de la ville, où avait été cantonné jusqu' alors le 1er bataillon, qui venait de partir pour

¹ On était au temps de la quatrième coalition et du fameux Blocus continental.

² *Tomasset* (Frédéric-Georges), fils de Georges et d'Anne Rolaz, né à Orbe le 15 août 1764, enseigne au régiment suisse de May, au service de Hollande, le 2 octobre 1780, sous-lieutenant en 1784, capitaine le 15 mars 1785, licencié avec le régiment le 15 mars 1797, colonel en second du 3e régiment suisse, le 12 septembre 1806, adjudant-commandant le 26 juin 1812 et nommé chef d'état-major de la division de cavalerie légère du 9e corps de la Grande Armée, disparu après le passage de la Bérésina en novembre 1812. Chevalier de la Légion d'honneur le 30 août 1808. Il avait épousé le 3 décembre 1800, Louise Glardon de Vallorbe.

L'Espagne. Le temps devient mauvais. L'ennui s'empare de quelques hommes. Une tentative de désertion est découverte. Les coupables, deux Vaudois et un Fribourgeois, sont punis : « Ça m'effraie, dit Bussy. On les a couchés sur un banc, et ils ont reçu chacun cinquante coups de bâton sur le derrière. Depuis, l'envie ne les a plus repris de s'en aller. »

« C'est moi qui suis le cuisinier de notre escouade. C'est là mon ouvrage. Je ne m'en tire pas trop mal. Demierre, de Chardonne, nous a procuré un soir quatre canards que j'ai apprêtés pendant la nuit. Nous avons fait dans la baraque un grand fricot, en compagnie de quelques amis. »

Le 16 novembre, le tambour bat. C'est le départ pour l'Espagne, pour l'inconnu. Bussy n'est pas fâché de s'en aller et espère bien ne jamais revoir ni le camp de la Crèche, ni le camp de la ville.

L'Espagne et le Portugal furent occupés par les troupes françaises, à cause de leurs relations avec l'Angleterre, ennemie de Napoléon. Celui-ci s'était emparé des provinces de l'Ebre. Le peuple espagnol, irrité, s'en prit au roi Charles IV et le força d'abdiquer en faveur de son fils, Ferdinand VII. Aussitôt Napoléon intervint. Il eut une entrevue à Bayonne avec les deux princes, et après avoir obtenu de l'un et de l'autre une abdication, il fit proclamer roi d'Espagne son frère Joseph.

Aussitôt les Juntas espagnoles déclarent la guerre par terre et par mer à Napoléon et à la France, et proclament que les Espagnols ne déposeront pas les armes avant que Ferdinand et sa famille n'aient été replacés sur le trône. La nation entière se lève.

Le bataillon dont Bussy faisait partie fut envoyé rejoindre les troupes françaises occupant l'Espagne.

« A Neufchâtel (Normandie), dit Bussy, nous trouvons 500 hommes venus de Saint-Quentin pour compléter notre bataillon, qui est porté à 1000 hommes. Nous recevons un bon pain de munition, blanc comme la neige. On nous paie en pièces de six batz, qui ne valent rien en Suisse, mais qui, en Normandie, nous permettent de boire un cidre excellent, meilleur que les vins d'Orbe. Nous mangeons aussi des fromages faits de lait de brebis et ayant la forme d'un verre à boire. Ce fromage, gras et piquant, est fort agréable au goût.

« A Rouen, nous embarquons pour descendre un bout de la Seine. Le bataillon a pris place sur deux grands bateaux tirés par des chevaux. C'est un plaisir que de voyager ainsi.

« A Rennes, nous recevons des sarraux blancs en guise de capotes. Nous restons une quinzaine de jours dans cette ville. Après un nouvel arrêt à Nantes, nous entrons dans la Vendée. Nous y trouvons du vin à cinq sous le litre. C'est un pays pauvre. Partout des maisons brûlées, ou démolies, tristes souvenirs des guerres de la Révolution. Nous marchons dans la boue jusqu'aux mollets. Lese pluies de décembre nous abîment.

« A force de marcher, nous arrivons enfin à Bordeaux. C'est le 9 février 1808. C'est la plus belle ville que j'aie vu depuis mon départ de Lausanne.

« A Bayonne, sur l'Adour, nous logeons chez le bourgeois.

« En arrivant chez la particulière qui nous héberge, on nous offre, en attendant le souper, du pain, des noix, une demi-bouteille de vin rouge, ou plutôt noir, et une grande carafe d'eau. Mon camarade Ane remplit les verres. L'hôtesse nous dit : « Messieurs, ne buvez pas ce vin tout pur, il vous ferait mal. Vous ne le connaissez pas : c'est du vin d'Espagne. » Anet lui répond : « Ah ! madame, les Suisses ne mettent jamais d'eau dans leur vin. » La dame s'est mise à rire et a été remplir à nouveau la bouteille.

« Le lendemain, nous passons l'Adour sur un pont de trente-deux bateaux. Le soir, nous atteignons Saint-Jean-de-Luz, dernière ville de France. Enfin, le samedi 28 février, à la tombée de la nuit, nous franchissons la Bidassoa sur le Pont-Rouge, qui relie la France avec l'Espagne. C'est ainsi que nous disons adieu à la belle France, sans savoir si nous la reverrons jamais.

« Voilà, n'est-il pas vrai, un joli bout de route à notre actif : partis de Boulogne le 16 novembre 1807, nous avons fait 66 journées de marche, 14 jours de séjour et 17 jours d'arrêt à Rennes.

« Nous passons Irun, première ville espagnole, Hernani, Tolosa, situées dans une vallée fertile. Nous quittons ensuite le chemin de Vitoria et franchissons, par une belle route, l'énorme chaîne des Pyrénées pour pénétrer dans la Navarre. Voici Pampelune. Nous sommes logés dans la citadelle, séparée de la ville par une vaste plaine. Au bout de douze jours, nous reprenons notre premier itinéraire, passons à Miranda de Ebro et franchissons le sauvage défilé de Pancorbo : c'est une gorge affreuse, entre deux montagnes très hautes, dont les sommets se rapprochent comme pour former une voûte. Le défilé n'a guère que douze pas de largeur, y compris la route et la rivière. Ensuite, la route est bonne, le pays fertile. Mais nous sommes mal logés. »

(A suivre.)

A. Roulier.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine : *Feu !* ou *Le yacht de l'amour et de la mort*, splendide film dramatique de J. de Baroncelli, interprété par Dolly Davis, Charles Vanel, Pierre Brasseur, Maxudian, Viguier. Au même programme : *Les miracles du cinéma*, intéressant reportage cinématographique. Citons encore : *Les fêtes de Pâques en Moravie*, documentaire officiel tchécoslovaque, et le *Ciné-Journal Suisse*. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Dimanche 12, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Théâtre Lumen. — A la demande de nombreuses personnes qui n'ont pu trouver de places jusqu'à ce jour pour les représentations de *Ben-Hur*, la direction du Lumen a décidé de prolonger encore d'une semaine, qui sera la 7me, les représentations de cette œuvre dont le succès est un fait unique dans les annales cinématographiques.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Graines

La Maison BOUDE-GALLAY
Ale 27 - LAUSANNE

adressera franco, comme chaque année, son catalogue général pour 1928 à toute personne qui lui en fera la demande.
— Téléphone 55.78. —

Dégustez tous

les excellents vins

Aigle et Yverne 1926

CH. HENRY, AIGLE
Tél. 78

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue St-Laurent 27

Téléphone 59.60

Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix. Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Gourvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.